

À Lire :

Barbara CASSIN

Anne-Marie FERNEZ, SORP

Barbara CASSIN est philosophe, philologue, chargée de recherche au CNRS, présidente de la commission « Philosophie, psychanalyse, sciences religieuses » du Centre National du Livre et... écrivain. L'écoutant et la regardant un jour parler de son livre *La nostalgie, quand donc est-on chez soi ?* (Février 2013, Éd. Autrement) je me suis souvenue qu'elle a participé au livre : *l'Appel des Appels. Pour une insurrection des consciences* (chapitre : « L'état schizophrène, Dieu et le nous raisonnable », suivi de « post- scriptum »)... Me revint alors en mémoire que j'avais autrefois acheté, surestimant, par delà mon intérêt réel pour le sujet, ma capacité à le lire, un gros livre signé de son nom : *L'effet sophistique*, qui avait vite rejoint dans ma bibliothèque les livres non lus, ne sachant pas très bien s'il était dans la catégorie « en attente », ou « en oubli ».

Notre histoire avec un auteur c'est souvent comme l'histoire de certaines rencontres : on croise quelqu'un, on en ré-entend parler, on le revoit par hasard... et il y a un jour où la rencontre à lieu, ou tout cela finit par faire lien.

L'entendre parler de son livre le plus récent est ce qui m'a enfin permis de lire Barbara CASSIN et cette lecture eut un effet de rencontre.

Je l'ai lue dans le désordre chronologique, entraînée d'un livre à l'autre par ce qui me touchait dans cette lecture à la fois personnellement et dans ce qui reste un intérêt vif pour ce qui fut mon métier, et dans l'intrication des deux.

Je lus d'abord, donc, *La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?* paru en 2013.

Une réflexion, une méditation plutôt, soutenue par sa pratique des auteurs grecs, nourrie de ses lectures, en particulier de Hannah ARENDT, éclairée par sa connaissance approfondie des langues. Elle dit avec simplicité et de manière assez touchante que le sentiment d'être « de retour à la maison » quand elle vient dans sa propriété en CORSE, la nostalgie qu'elle en a quand elle en est loin, alors qu'elle n'y est pas née et n'y a vécu ni son enfance ni sa jeunesse, n'y a pas ses racines, ont fait lever

en elle cette question : « *quand donc est-on chez soi ?* ». En filigrane se devine d'emblée ce qu'elle va en déplier : est-ce affaire de sol ou de langue ? Son érudition lui permet de mettre en évidence que cette question est présente dès les textes fondateurs (*l'Iliade et l'Odyssée, l'Évangile*) mais sa pensée des enjeux politiques en fait résonner l'actualité vive. Ainsi, par exemple, quand elle parle du découplage entre langue et peuple, soutenu par Hannah ARENDT, qui « dérace » la langue : « *désolidariser la langue et le peuple pour que la langue puisse demeurer* » (p.109).

C'est donc avec l'appui des mots qu'elle avance dans sa méditation : rappelant qu'un même mot : « *hôte* » désigne à la fois celui qui accueille et celui qui est accueilli, relevant l'étymologie surprenante de « *nostalgie* », s'arrêtant sur la distinction que fait la langue allemande entre le mal du pays, *heimweh*, et le mal du lointain, *fernweh* : l'exil et le retour : « *L'exil est un retour vers l'origine car l'origine n'est pas celle qu'on croyait* » (p.71).

La langue est à la fois le moyen et l'objet de sa méditation sur la nostalgie parce que : « *La marque de l'exil, c'est la transformation du rapport à la langue : l'exil dénature la langue maternelle* » (p.87).

C'est aussi par des questions, ses questions, qu'elle avance : « *mais qu'est-ce donc qui rend maternelle une langue ?* » (p.96) : voilà qui nous déloge un peu de l'évidence... « *La langue n'est plus maternelle dès lors qu'on n'y invente plus* » (p.99). Comment cela ne ferait-il pas écho à l'usage que nous faisons de la langue ? Et ce qu'elle évoque de la propagande et de la communication (p.100-101) nous y ramène encore, ouvrant cette fois à notre propre questionnement sur le sens même de notre pratique. « *Comment "avoir" une langue sans "être" par là même fabriqué par ce bain sonore de signifiant et de vie, sans qu'elle vous ait* » (p.102) : cette question, qui habite ce livre, n'est-elle pas au cœur de notre clinique ?

Si le mot « méditation » me semble convenir à cet écrit c'est qu'il ne s'agit pas d'affirmation théoriques sur la langue, pas non plus d'une séquence autobiographique, mais d'avantage d'une pensée associative où les souvenirs de l'auteur se nouent à ses références à DERRIDA, ARENDT, FREUD, LACAN, HOMERE, KLEMPERER et, sans cesse, elle réinterroge elle-même, « *remet sur le métier* », ce qu'elle a avancé ou affirmé.

Quand un texte à cet effet de rencontre d'un auteur, comment ne pas continuer à le lire ?

Je poursuivis donc avec un petit livre, *Plus d'une langue*, paru en 2012 dans la collection « Les petites conférences » qui reprend des conférences organisées chaque saison pas G. TOAI, et qui s'adressent « aux enfants et à leurs accompagnateurs ». Dans ce petit fascicule, Barbara CASSIN parvient plus encore que dans l'ouvrage précédent, à ce que son érudition vienne non pas obscurcir mais éclairer son propos et s'adressant, aux enfants, à capter aussi l'intérêt des adultes. Ainsi par exemple quand elle nous montre à partir du mot « *table* » et de son origine dans les différentes langues que, avec ces « *halos de sens* » qui constituent chaque langue, « *le monde s'ouvre de manière complètement différents selon la langue* » (p. 21-22).

Lire ensuite *Avec le plus petit et le plus inapparent des corps* paru chez FAYARD en 2007 m'a donné le sentiment d'une écriture maintenant familière : le titre même du livre est une citation du sophiste GOGIAS : c'est ainsi qu'il désigne l'opération du discours, le « *logos* ». La question qui ouvre ce livre est : « *Comment une femme avec souci de soi et souci des autres use-t-elle du logos* » (p.11). Livre à la fois plus littéraire et plus intime, mise en récit souvent poétique et toujours sans concessions de certains effets du discours constitutifs d'une vie.

La lecture de Barbara CASSIN nous remet face à « *cette responsabilité qu'on a à l'égard des mots qu'on emploie, une responsabilité d'auteur et non de récepteur ou de passeur communicant* » (*La nostalgie : quand donc est-on chez soi ?* p.99). « *A partir du moment où l'on considère qu'une langue n'est pas seulement un moyen de communiquer mais qu'elle dessine un monde, on devient très prudent, très attentif* » (*Plus d'une langue* p.35).

Avertissement qui vaut pour nous orthophonistes ?

Voilà donc un auteur dont l'autorité scientifique, qui semble pour certain asseoir toute crédibilité, est indéniable. Mais c'est d'une autre place dans le discours qu'elle écrit certains de ses livres et alors, son approche, son étude et son usage de la langue, nous permettent de percevoir qu'un esprit authentiquement scientifique ne renie pas la subjectivité. Quelle richesse ce serait, pour les futurs orthophonistes, d'avoir de tels enseignants ou au moins que des enseignants leur permette l'accès à de telles œuvres, ou encore que des orthophonistes s'y réfèrent pour parler avec leurs stagiaires de la langue « vivante », de sa puissance d'évocation, de sa fonction pour chacune de nos vies... toutes choses un peu oubliées je crois dans les études.